

ALLAN KARDEC
FONDATEUR
DE LA
DOCTRINE SPIRITE

Les Cahiers du Spiritisme

V

PARIS
Editions Jean MEYER (B.P.S.)
Service de vente : SOUAL (Tarn)

"LES CAHIERS DU SPIRITISME"

Fidèles à la tradition établie par Allan Kardec et Léon Denis, les « Editions Jean Meyer » (B. P. S.), en publiant *Les Cahiers du Spiritisme,* ont pour but de réunir en fascicules et de répandre le plus largement possible la documentation héritée du passé ou résultant de l'observation moderne, qu'elles sont en mesure de recueillir sur les manifestations spirites, psychiques ou métapsychiques, tant du point de vue philosophique que scientifique, dans le seul souci de servir la vérité et d'apporter leur contribution, aussi modeste que sincère, à l'évolution du monde.

Les « Editions Jean Meyer » (B. P. S.) souhaitent, en outre, que ces *Cahiers* deviennent un lien entre tous les spirites, de même qu'un trait d'union entre ces derniers et ceux qui, appartenant à des doctrines, à des confessions diverses, cherchent à parvenir à la connaissance des vérités essentielles sur la vie terrestre et sur le monde invisible.

Publiés sous la direction de M. Hubert Forestier, continuateur de l'œuvre de M. Jean Meyer — l'animateur spirite inoubliable — *Les Cahiers du Spiritisme* constituent une collection précieuse qu'il est utile de posséder et de conserver. D'éminentes personnalités collaborent à leur rédaction.

ADMINISTRATION ET VENTE

« Editions Jean Meyer » (B. P. S.)
Bibliothèque de Philosophie Spiritualiste Moderne
et des Sciences Psychiques
Adresse de province : Soual (Tarn) — Téléph. : Soual, 9
Compte chèque postal : Paris, 609.59
Prix du fascicule : 45 fr. Fr. poste : 45 fr. 60. Recommandé : 61 fr.
Six numéros consécutifs : 250 francs
Souscription de soutien à partir de 500 francs

LES CAHIERS DU SPIRITISME

TOUT EFFET A UNE CAUSE
TOUT EFFET INTELLIGENT A UNE CAUSE INTELLIGENTE
LA PUISSANCE DE LA CAUSE INTELLIGENTE
EST EN RAISON DE LA GRANDEUR DE L'EFFET
ALLAN KARDEC

V

1947

COLLECTION PUBLIEE SOUS LA DIRECTION DE HUBERT FORESTIER

LES MANIFESTATIONS MÉTAPSYCHIQUES ET LES ANIMAUX

On se souvient de la monographie du professeur Ernest Bozzano, parue sous ce titre aux « Editions Jean Meyer », *il y a bientôt vingt ans, et au cours de laquelle cet auteur, d'une valeureuse sagacité, a présenté la survivance des faits d'une extrême importance de nature à appuyer l'hypothèse de la « psyché » animale.*

Le rapport d'un si haut intérêt que nous avons la satisfaction de publier aujourd'hui nous est présenté par l'éminent auteur qu'est M. Jean Labadié, bien connu dans le monde de la pensée et de la recherche pure. Il nous apporte une précieuse et nouvelle contribution à la cause si bien défendue par Ernest Bozzano.

H. F.

VOICI un document dont il me plaît de garantir l'authenticité. La rédactrice et moi-même avons participé, en commun, dix ans durant, à une multitude d'expériences ou d'observations métapsychiques. La sobriété du récit est d'une telle rigueur que chaque mot compte. Et chaque mot, j'en réponds, est exact. C'est, en l'espèce, un document d'archive le plus pur, dans le sens où Bergson, après Myers, Crookes et Podmore, ont défini la valeur du témoignage dans les sciences psychiques, lorsque ceux-ci fondèrent la célèbre *Society for Psychical Research*, uniquement destinée à recueillir de tels documents.

Il s'agit de la manifestation posthume *d'un animal.*

Le cas est plutôt rare, à ma connaissance au moins, de cette forme où le sujet *s'individualise* au delà de tout ce qu'on pouvait imaginer.

Les phénomènes concernant la

survie animale sont ordinairement d'un autre ordre : la *chasse galery* a été si souvent « entendue » dans les campagnes que la reviviscence psychique d'une meute, d'un troupeau, pourrait être admise comme explication du phénomène. Et les Djins des Arabes ne seraient pas autre chose que cela : des âmes s'animant, se regroupant de façon passagère... Nous connaissons encore le fameux chien terre-neuve qui se matérialisa à plusieurs reprises à l'*Institut Métapsychique International* de Paris, durant les transes de Guzik. Mais la condition d'une transe médiumnique concomitante du phénomène se trouve précisément écartée dans le cas rapporté ci-dessous. La spontanéité du phénomène est éclatante : deux mois après sa mort, un animal familier fait brusquement irruption dans les lieux où il a vécu, parmi les personnes qui l'ont connu.

Et j'ai moi-même fréquenté la petite chienne Didine, héroïne du récit.

Au moins une fois par semaine, pendant les six années qui précédèrent son départ en province avec ses maîtresses, Mme H... et sa fille, Didine vint à mes devants, soit à la porte de la maison, soit à celle du jardin, quand j'allais rendre visite à mes amies. J'ai entretenu avec Didine de ces dialogues auxquels il est fait allusion ci-après :

HISTOIRE DE DIDINE

Diane, Didine, *petite chienne épagneule, fut et reste la plus intelligente bête que nous ayons jamais élevée. Elle vient de vivre en pleine campagne, durant deux ans et demi, s'affirmant de jour en jour plus compréhensive, une existence presque humaine.*

Une de ses habitudes, connue de tous ses amis, est de pousser certains sons presque articulés, tenant à la fois de l'aboiement joyeux, de la plainte et de la parole. Tout le monde en rit, on appelle ce jeu : Didine parle. *On lui répond sur des tons différents :* Raconte Didine, raconte ! *Alors sa voix se module, s'enfle, tour à tour basse ou aiguë, selon le diapason de nos réponses, et cela dure jusqu'à ce qu'on l'interrompe.*

Elle a quatorze ans. Il y a trois jours, elle s'est jetée à la nage (pour la première fois) dans un torrent glacé. Elle va en mourir.

Etendue sur mes genoux, la tête appuyée sur ma poitrine, son regard plongé dans le mien, elle fait entendre, à chaque respiration, une minuscule plainte, très fine, très douce, très régulière, *expressive, à la manière d'un adieu conscient, désespéré. Nous pleurons.*

Ici, le premier fait mystérieux : la vision certaine d'une scène passionnante se déroulant au plafond pour elle seule : long regard circulaire que la petite chienne jette, par deux fois, d'un angle à l'autre de la chambre, tout son corps tendu, galvanisé par le spectacle mystérieux. *Le col, jusque-là affaissé, s'est redressé soudain dans une attitude de curiosité effarée. Puis, elle retombe molle et paralysée comme avant cette irruption, au terme de son agonie, d'images, semble-t-il,* extra terrestres. *Fait constaté par* quatre témoins.

On vient alors la chercher pour abréger cette agonie. Tendres baisers sur ses petites joues. Un voisin l'emporte ; son regard est encore lu-

cide. On la fusille au fond du jardin, sous un figuier au pied duquel elle est immédiatement enterrée. Ce jardin est en terrasses. Le figuier se trouve sur la seconde plate-forme. On en voit, de nos fenêtres, les plus hautes branches. *Le tronc et le sol restant invisibles.*

Tout cela observé le 22 mars 1942.

***

Voici maintenant ce qui advint le 1er juin 1942, soit deux mois et huit jours après cette mort.

Environ 22 heures. Belle nuit étoilée. Nous sommes, ma mère, une voisine, Mme S..., et moi, assises dans un petit salon, où, tricot en mains, nous achevons une paisible veillée. Mme S... nous entretient de la récolte future des fèves, gravement compromise par les rats qui pullulent cette année dans le ravin. Donc, atmosphère particulièrement prosaïque.

Soudain, une sorte de petit miaulement se fait entendre, venant de la rue, tout contre la porte d'entrée de la maison, donnant directement sur la cuisine. — Un petit chat veut entrer, *me prévient en riant Mme S... Je me lève aussitôt pour ouvrir à cette bête errante. Je ne vois rien et déclare, reprenant mon tricot :* Il a vite perdu patience, il est parti ! Et *nous enchaînons la conversation sur les fèves et les rats.*

Deux ou trois minutes s'écoulent, le petit cri retentit à nouveau, mais cette fois à l'intérieur de la cuisine !

— Il est rentré tandis que vous regardiez dans la rue, *s'écrie Mme S...*

J'inspecte donc les quatre coins de la cuisine, sans trouver le moindre chat. Légèrement impatientée, je reprends ma place et mon ouvrage. A peine assise, je sursaute d'étonnement. Le cri s'élève maintenant du petit salon dans lequel nous nous tenons. Seulement, ce n'est plus un miaulement : c'est une fine plainte de jeune chien, lente, régulièrement coupée, qui s'intensifie de plus en plus et nous rappelle « quelque chose »...

Quelques minutes après, ce gémissement se caractérise... Il est impossible de n'y point reconnaître le « parler » de Didine.

Pendant que Mme S..., fort intriguée, relève les pans du tapis de la table, regarde sous son divan et sous mon fauteuil, où pourrait se cacher « ce petit chien », car maintenant c'est bien la voix d'un chien, ma mère, qui ne peut plus douter et se trouve gênée de cette aventure devant un témoin indifférent à ce genre de phénomène, et qui va peut-être en rire, met un doigt sur ses lèvres, me faisant signe, « Chut ! », en ajoutant, un peu effrayée, à mi-voix : c'est Didine !

Alors, au milieu de nous, dans l'espace triangulaire que nos sièges respectifs laissent libre sur le tapis, éclate bruyamment *le chant modulé, bien connu, de Diane...*

Tout se passait comme si elle jappait, frétillante, allant de l'une à l'autre, comme aux plus beaux jours de nos « conversations » d'autrefois. Sa voix s'amplifie dans une véritable allégresse. Je le répète, il ne s'agit pas d'aboiements, mais bien des modulations sonores, sur des registres variés, qui lui étaient si particulières.

Levées toutes trois, et tendues autour de... ce vide, nous nous regardons sans oser formuler d'explications, lorsque, tout simplement,

Mme S... s'écrie : Mais c'est votre chienne, Madame, c'est Didine !

A ce moment précis, brusquement, la voix traverse maintenant les vitres de la fenêtre qui est fermée, elle retentit dans le jardin et change de site. J'ouvre aussitôt la fenêtre et nous voici penchées sur l'appui, fouillant l'obscurité du regard, et moi murmurant stupidement : Où es-tu ma petite Didine? *Les jappements de plus en plus* sonores *me répondent, comme venant du massif situé exactement au-dessous de la fenêtre. La situation se prolonge deux ou trois minutes, les cris de Didine explosant dans un véritable délire de joie. Puis elle se tait, tandis qu'une voix d'homme perce la nuit, celle du voisin, M. G..., qui a bien voulu sur ma demande, abréger l'agonie de notre petite chienne et l'a enterrée lui-même. M. G... va et vient le long du treillage en fil de de fer qui sépare nos deux jardins et s'adresse à nous en ces termes :* Mais où est-il ce chien? Je l'entends crier depuis un moment. Je suis descendu croyant que c'était ma chienne Trompette, mais Trompette dort dans la cuisine. D'ailleurs, comment ce chien a-t-il pu entrer chez vous? Il est impossible de monter du ravin. Je cherche... Je ne vois rien. C'est extraordinaire ! — Nous cherchons aussi, et ne voyons rien, *répondons-nous à M. G...* — Ma foi, tant pis! *dit M. G...* S'il est entré il repartira bien, mais c'est drôle tout de même ! *Et il remonte vers sa maison. Le silence se prolonge. Nous refermons la fenêtre, très émues.*

Mme S... nous quitte, concluant d'un air naturel qui nous met à notre aise : « Ma foi, oui, mesdames, c'est Dinine. On dit que c'est possible des choses comme ça, des fois, avec les bêtes, puisqu'elles ont de petites âmes... »

Le lendemain matin, irruptions successives chez nous, des deux voisins de droite et de gauche, qui viennent demander, l'air innocent : « Quelle est cette drôle de bête qui a tant crié, d'abord dans la maison, ensuite dans le jardin? » Ils ajoutent embarrassés :
« On aurait juré que c'était Didine. »

Mme S..., rentrant chez elle après nous avoir quittées, trouve son mari qui se repose étendu sur sa terrasse, à l'autre extrémité de la rue. Il l'accueille avec ces paroles : « Mais as-tu entendu cette bête qui criait dans la nuit? Qu'est-ce que c'était? Où était-elle? »

Mais le témoignage le plus complet est celui d'un autre voisin, M. P... Dès qu'il entend les jappements, reconnaissant aussitôt la voix de Didine, M.P... se précipite à son balcon qui surplombe notre jardin, et se penche curieusement vers le massif d'où la voix provient.

C'est alors qu'il distingue, *nous a-t-il dit,* (*lui seul a donc* vu) *une petite forme grise, presque transparente, du volume du corps de Didine, qui, glissant assez rapidement le long du treillage derrière lequel son exécuteur, M. G..., la cherchait, plongea vivement au bout du jardin, en plein feuillage du figuier sous lequel repose, depuis deux mois, la dépouille du doux animal qui partagea durant quatorze ans, notre existence d'humains.*

***

A ce rapport circonstancié, je puis ajouter moi-même un singulier complément d'information.

Quand la mort de Didine fut an-

noncée à la famille de mes amies, demeurée à Paris dans le même logement qui leur était naguère, commun, — c'était quinze jours environ après l'événement — les parents parisiens répondirent, en substance, ceci : « *L'autre jour, étant réunis dans la salle à manger, nous avons entendu Didine descendre l'escalier...* »

L'escalier dont il s'agit est un étroit escalier de bois reliant le premier étage au rez-de-chaussée du pavillon qui était, naguère, l'habitation commune. Il descend le long de la cloison jusqu'à la porte de la salle à manger en question. Cette porte était close.

Quant à la démarche de la chienne, elle était depuis longtemps singulièrement caractérisée par la vieillesse de la bête. Celle-ci ne pouvait plus descendre que « marche après marche », avec une lourdeur qui l'obligeait à poser *ses deux pattes antérieures, simultanément, sur chaque degré*. Et c'était là motif de compassion pour les maîtres du gentil animal. Donc, impossible de s'y tromper : sa démarche suffisait pour identifier Didine « au son »...

A l'audition du « phénomène », mes amis, que je fréquente toujours, échangent d'un regard leur étonnement... qui n'est pourtant pas celui de néophytes en matière métapsychique.

Ils écoutent le bruit se rapprocher. Ils suivent de l'oreille la descente fantômatique, *dont la sonorité s'accroît* jusqu'à l'ultime échelon, le plancher. Didine n'a plus qu'à « entrer » dans la salle !... On ouvre la porte. On donne la lumière. Celle-ci n'éclaire qu'un « vide silencieux ». Aucune présence animale n'est constatée dans l'étroit vestibule. D'ailleurs, depuis la séparation, aucun animal, ni chien ni chat n'est présent au foyer...

Méditons cet incident supplémentaire, *antérieur de plusieurs semaines* à celui qui vient d'être rapporté, et que chacun en tire les conclusions que lui dictera sa philosophie. Elle ne saurait être, en tout cas, celle de Descartes qui refusait une « âme » aux « animaux-machines ».

Et, par delà le mécanisme cartésien, on en vient même à rectifier la thèse, néanmoins si profonde, de Bergson qui voit dans l'animal « le grand distrait de la Nature ».

Une volonté de se manifester, je ne puis, quant à moi, attribuer d'autre cause à « l'âme survivante » de Didine. Survivance fugace ? Certes ! Telle que l'envisage précisément Bergson.

Une survie qui serait d'autant plus tenace que l'esprit désincarné serait plus maître de lui-même, plus « dégagé » — comme disent les spirites — de toute obligation de se réincarner.

Didine, quand elle renaîtra, si ce n'est déjà fait, sera peut-être un bout de femme très simple, très bonne... Il y a tant de loups qui se réincarnent en humains !

JEAN LABADIÉ.

LA NOTION DES VIES SUCCESSIVES DEVANT LA FOI CHRÉTIENNE

PAR nos lectures, aussi bien que par des conversations tenues avec un certain nombre d'ecclésiastiques, nous avons pu nous convaincre que rien n'est plus éloigné, aujourd'hui, de la pensée religieuse chrétienne que la notion des vies successives, autrement dit de la *réincarnation*. Ce fait est d'autant plus singulier que, comme nous le verrons, cette notion n'était pas étrangère à l'ésotérisme juif, lequel passe, à juste titre, pour avoir exercé une certaine influence dans l'élaboration du corps de doctrines dont l'ensemble constitue le christianisme.

Nous nous proposons, dans cet article, de jeter un rapide coup d'œil sur l'origine de cette croyance, ainsi que sur sa diffusion dans le temps et dans l'espace.

Il importe tout d'abord de faire remarquer qu'il existe un certain flottement dans l'emploi des termes : *palingénésie*, *réincarnation*, *métempsychose*, *transmigration*, *vies successives*.

Nous pensons qu'il serait logique de réserver les termes : palingénésie, réincarnation, vies successives, au retour de l'âme humaine, après la mort, dans un corps de chair *humain*, soit une renaissance humaine, et d'employer les mots : métempsychose, transmigration, dans les cas de passage de l'âme dans un animal ou un végétal.

Nous verrons, dans les textes rapportés, qu'il est question tantôt de l'une, tantôt de l'autre de ces modalités de retour ici-bas, après l'état transitoire — de plus ou moins longue durée — qui succède à la mort terrestre.

Si l'on se réfère aux textes laissés par Hérodote, on constate que l'idée de la réincarnation était acceptée par l'Egypte antique. « *Les Egyptiens*, dit E. Amelineau, *croyaient que l'âme, si elle n'avait pas réuni une certaine somme de bonnes actions, était punie sur-le-champ, puis renvoyée dans la vie une seconde fois, et si elle n'avait pas mieux vécu que dans la première vie, lorsqu'elle se représentait devant le tribunal d'Osiris, elle était condamnée à la seconde mort, c'est-à-dire à l'anéantissement.* »

Si dans les Vedas [1] il ne se trouve aucun passage qui laisse entrevoir de façon précise et certaine l'idée de la transmigration ou de la métempsychose, on trouve, par contre, dans les commentaires des Vedas (Brahmanas, Upanishads, etc.) des données abondantes et claires concernant cette doctrine, ce dont font foi des textes comme ceux-ci :

Celui qui a appris les Vedas selon les règles, qui a gardé sa mémoire fraîche par des répétitions, qui a élevé des fils vertueux, qui a gardé les sens soumis à l'âme, s'est montré charitable envers tous les êtres, va

(1) La littérature védique et post-védique comprend : *Rig-Veda, Yajur-Veda, Sama-Veda, Atharva-Veda.*

au monde de Brahma et ne renaît plus [1].

Il est dit, dans les Lois de Vishnu [2] : *Comme un homme revêt des habits neufs dans ce monde, laissant de côté ceux qu'il portait auparavant, ainsi le Soi revêt de nouveaux corps en accord avec ses actions (dans la vie précédente)*.

Dans les Upanishads et la Bhagavad-Gita, nous lisons encore : *Celui qui ne s'est pas maîtrisé mais qui est plein de foi... et qui ne peut atteindre la perfection, est-ce qu'il est détruit? Celui qui s'efforce de faire le bien, n'est pas voué au chemin du mal..., il renaît dans une maison pure et bénie, ou, mieux, il peut renaître dans une famille de sages... là il recouvre ce qu'il avait déjà atteint par ses efforts dans ses corps précédents, et, fort de cela, il s'efforce de nouveau d'atteindre la perfection* [3].

Tous les ascètes jouissent de la suprême immortalité, sont délivrés dans les mondes divins, à la fin de leurs existences (4).

Il n'y a nulle part de bonheur éternel, nulle part une résidence éternelle; sans cesse il y a chute d'une position élevée obtenue avec difficulté... sans cesse la mort, sans cesse la naissance. J'ai mangé de nombreuses espèces de nourriture, bu à des seins divers, vu des pères et mères de toutes sortes [5].

J'ai eu bien des naissances, et toi-même aussi Arjuna; je les sais toutes, mais toi, tu ne les connais pas... Les mondes retournent à Brahma, mais celui qui m'a atteint ne doit plus renaître [6].

(1) *Upanishads.*
(2) XX, 50.
(3) VI, 37-45.
(4) *Mundaka-Upan*, III, 2, 6. et *Kata-Upan*, I, 2, 9.
(5) *Mahâbhârata (Anugitâ*, I.)
(6) *Bhagavad-Gita.*

Dans une épisode du Mahâbhârata, on lit que, *poussés par l'égoïsme, l'avarice, le désir, le laisser aller, les hommes sots subissent sans cesse la naissance et la destruction*, et dans l'Anugitâ, il est déclaré que toutes les créatures passent constamment par la naissance et la mort, abandonnant leur corps pour entrer dans une matrice jusqu'à l'épuisement du résultat de leurs actions dans la vie précédente.

Dans le bouddhisme, l'enseignement de Sâkyamouni repose entièrement sur le principe de la transmigration; doctrine admise sans contestation, comme un fait certain, indéniable. On ne naît que pour mourir, on ne meurt que pour renaître, la naissance et la mort se poursuivant dans un enchaînement continu. Ce roulement perpétuel d'existence en existence est ce qu'on appelle en sanscrit le *Samsâra.* Les incidents multiples et variés de cette vie sans cesse renouvelée, de ces morts et de ces naissances s'engendrant les unes les autres, sont, soit le châtiment soit la récompense d'actions passées. Ainsi, voici un homme qui naît, vit et meurt. Qu'adviendra-t-il de lui? Si les mérites et les vertus accumulés ont été suffisants et qu'il soit dans les conditions requises pour entrer en Nirvâna, il ne renaîtra pas : la série des existences successives sera close pour lui; s'il a acquis des mérites, mais moins nombreux que ne l'exige l'entrée en Nirvâna, il renaîtra parmi les dieux subalternes, et si ses mérites sont moindres, dans l'humanité terrestre. S'il a des fautes à expier, il ira dans les Nirayas ou Narakas (enfers), pour y subir les peines réservées aux méchants. La renaissance dans des corps d'animaux est la punition de certains vices, et le retour parmi les hommes

la rétribution d'un mélange de mérites et de démérites. Ces réincarnations ne se font pas — du moins généralement — immédiatement : on ne reprend un corps d'homme ou d'animal qu'après un séjour plus ou moins prolongé dans l'au-delà.

Dans le *Samsâra* rien n'est définitivement stable, ni la condition divine, qui est la plus élevée, ni la condition infernale ; sans cesse on est exposé à passer d'une condition à une autre. Ce qui règle ces conditions plus ou moins favorables, c'est *Karma :* on renaît à une plus ou moins grande hauteur dans l'échelle des êtres selon le résultat de la balance qui s'établit automatiquement entre les mérites et des démérites.

Que ce soit les diverses formes du brahmanisme, du bouddhisme ou de l'hindouisme, nous voyons les créatures entraînées dans un perpétuel tourbillon d'existences, passant sans relâche par des conditions diverses et toujours transitoires. Les êtres divins eux-mêmes, *Avatars*, lesquels s'incarnent pour le bien des hommes, n'échappent pas à cette loi.

En Grèce, la transmigration des âmes était enseignée dans les mystères orphiques. Pythagore renfermait les métamorphoses dans les limites de la vie animale ; il estimait qu'une certaine harmonie était nécessaire entre les facultés de l'âme et la forme ou l'organisation du corps qui devait lui assurer une nouvelle naissance terrestre. Alors que les méchants sont retenus dans le Tartare, les bons habitent les sphères supérieures, en compagnie d'être divins.

Platon affirmait que les âmes, aussi longtemps qu'elles ne s'étaient point débarrassées de leurs imperfections pour s'attacher à la divine vertu, étaient tenues de revenir sur la terre ; toutefois, ayant bu les eaux du Léthé, elles perdaient tout souvenir de leurs existences passées.

Chez les Néo-Platoniciens, la réincarnation était considérée comme nécessaire à l'évolution progressive de l'âme. Plotin enseignait que si celle-ci commet des fautes elle sera condamnée à les expier en subissant des punitions dans les enfers, après quoi elle sera admise à passer dans un nouveau corps pour recommencer ses épreuves : *La providence des Dieux*, dit-il, *assure à chacun de nous le sort qui lui convient et qui est en harmonie avec ses antécédents selon ses existences successives.*

Jamblique synthétisait comme suit la doctrine de la palingénésie :

La justice de Dieu n'est point la justice des hommes. L'homme définit la justice sur des rapports tirés de sa vie actuelle et de son état présent. Dieu la définit relativement à nos existences successives et à l'universalité de nos vies. Ainsi les peines qui nous affligent sont les châtiments d'un péché dont l'âme s'est rendue coupable dans une vie antérieure.

La doctrine de la transmigration était une idée courante et reçue dans l'ésotérisme juif. Le Zohar est formel. Qu'on en juge :

Toutes les âmes sont soumises aux épreuves de la transmigration, et les hommes ne savent pas quelles sont, à leur égard, les voies du Très-Haut ; ils ne savent pas comment ils sont jugés dans tous les temps, et avant de venir dans ce monde et lorsqu'ils l'ont quitté ; ils ignorent combien de transformations et d'épreuves mystérieuses ils sont obligés de traverser ; combien d'âmes et d'esprits viennent en ce monde, qui ne retour-

neront pas dans le palais du Roi céleste; comment enfin ils subissent de révolutions semblables à celle d'une pierre qu'on lance avec la fronde [1].

Remarquez que le Saint — béni soit-il — plante les âmes ici-bas; si elles prennent racines, c'est bien, sinon, il les arrache, même plusieurs fois, et les transplante, jusqu'à ce qu'elles prennent racines.

... Juda et les autres tribus ont connu ce mystère; ils savaient que, *quand l'âme n'a pas achevé sa mission durant son passage sur la terre, elle est déracinée et transplantée de nouveau sur la terre* (Job, XXXIV, 15). *Mais les âmes qui ont accompli leur mission durant leur séjour sur la terre ont un meilleur sort, puisqu'elles restent près du Saint, béni soit-il... Heureuse l'âme qui n'est pas obligée de revenir en ce monde pour racheter les fautes commises par l'homme qu'elle y animait!* (Ibid. I. 187 b.)

Les transmigrations sont infligées à l'âme comme punition, et varient suivant sa culpabilité... Toute âme qui s'est rendue coupable durant son passage en ce monde est, en punition, obligée de transmigrer autant de fois qu'il le faut pour qu'elle atteigne, par sa perfection, le sixième degré de la région d'où elle émane. Ce qui précède ne s'applique qu'aux âmes qui émanent du côté de Métatron qui est le « Serviteur » et qui embrasse les six directions. Quant aux âmes qui émanent du côté de la Schekinah [2], *laquelle constitue le septième degré céleste, elles ne sont jamais assujetties à la transmigration.*

Ainsi, d'après le Zohar, l'âme passe en autant de corps qu'il le faudra pour achever sa mission terrestre, corps plus ou moins nobles, suivant son mérite ou son démérite, corps animaux ou humains. Enfin, quand l'âme, après un cycle plus ou moins long de réincarnations, s'est entièrement purifiée, elle retourne à Dieu et, recevant la lumière du flambeau suprême, s'unit au Roi céleste dans un baiser d'amour; c'est pour cela que la mort du juste est appelée un « baiser de Dieu » : l'union de l'âme avec la substance dont elle tire son origine.

Dans l'Ancien Testament, la croyance aux renaissances n'y est indiquée que d'une manière voilée; par contre, dans les Evangiles, on trouve certains épisodes qui resteraient sans signification sans la notion des vies successives, ainsi, dans l'Evangile de saint Jean, un sénateur Juif, un Pharisien, Nicodème, demande à Jésus des explications sur le dogme de la vie future. Le Maître répond : *En vérité, en vérité, je vous le dis, personne ne peut voir le royaume de Dieu s'il ne naît de nouveau.* Et Nicodème de faire remarquer : *Comment un homme déjà vieux peut-il renaître? Rentre-t-il dans le sein de sa mère pour renaître une seconde fois?* Jésus répond : *En vérité, en vérité, je vous le dis, si un homme ne renaît pas de l'eau et de l'esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu; ne vous étonnez pas de ce que je vous ai dit qu'il faut que vous naissiez de nouveau; l'esprit souffle où il veut, et vous entendez sa voix, mais vous ne savez d'où il vient, ni où il va.*

---

(1) Traduction de Jean de Pauly.
(2) Ce terme que l'on rencontre dans la Kabbale et le Zohar peut se traduire par « Présence de Dieu », la « Gloire féminine de Dieu ».

Au dire de saint Jérôme, la doctrine de la transmigration des âmes aurait été longtemps enseignée comme une vérité ésotérique et traditionnelle qui n'était confiée qu'au petit nombre. Origène admettait comme une nécessité logique la préexistence de l'âme pour expliquer certains passages des écritures.

Chez les Romains, Virgile se fit l'écho de la doctrine professée dans les mystères grecs. *Toutes ces âmes,* dit-il, *lorsque pendant mille ans elles ont tourné la roue de cette existence* (dans l'Elysée ou le Tartare), *Dieu les appelle en nombreux essaims au fleuve du Léthé, afin que, privées du souvenir, elles revoient les lieux supérieurs et convexes et commencent à vouloir retourner dans le corps.*

Les Gaulois, au dire de César, cherchaient à établir la croyance que les âmes ne périssent point et qu'après la mort elles passent d'un corps dans un autre.

La conception réincarnationiste ne fut pas étrangère au gnosticisme, ce grand courant méditerranéen qui, pendant quelques siècles devait s'avérer comme le concurrent le plus redoutable du christianisme naissant.

D'après Valentin — un gnostique dont l'influence fut particulièrement grande — si l'âme n'était pas en possession des mystères de la gnose, elle était conduite, après des châtiments préliminaires, devant la Vierge de la lumière qui la jetait dans un autre corps au moment opportun ; et quand l'âme comparaissait de nouveau devant elle après une seconde, ou même une troisième, une quatrième vie, puisqu'elle devait accomplir toute une série de retours à la vie, elle était jetée dans les ténèbres [1].

Les Manichéens et les Cathares, qui se firent l'écho de doctrines plus anciennes, plaçaient sur terre — et non dans un purgatoire — l'œuvre nécessaire de purification et de régénération. Celle-ci s'opérait par la grande pénitence qui résultait pour les âmes de leur union avec le corps et de leur emprisonnement dans la matière. Lorsqu'elles étaient surprises par la mort avant l'achèvement de cette œuvre, elles devaient de toute nécessité la poursuivre par une ou plusieurs réincarnations.

Nous voyons ainsi que, dès la plus haute antiquité, le dogme de la transmigration fut enseigné — plus ou moins voilé — dans les écritures sacrées et dans les mystères. Quel en fut le point d'origine? Pour E. de Henseler, ce dogme ne doit pas provenir d'une seule et même source. *Sans aucun doute,* dit-il, *plusieurs courants de pensée, aujourd'hui impossibles à séparer les uns des autres, se sont fondus en un seul avec la fuite des siècles* [2].

Il importe de faire remarquer que si la réincarnation est *un fait,* le jeu des lois spirituelles qui la régissent, nous est incomplètement connu. Dans la *Doctrine Secrète,* nous lisons, sous la plume d'H.-P. Blavatsky :

Les occultistes, tout en réaffirmant le fait antique et toujours présent de la réincarnation — non pas comme l'enseignent les spirites, mais comme l'enseigne la science la plus

(1) D'aprés E. Amélineau : *Pistes Sophia.* PARIS, 1895.
(2) Éric de Henseler : » *L'âme et le dôgme de la transmigration dans les livres sacrés de l'Inde ancienne*» PARIS, 1928.

antique du monde — doivent affirmer la réincarnation cyclique et évolutionnaire, soit une renaissance générale pour chaque individu, avec intermède en Kama Loca et en Dévachan, et une réincarnation cyclique, avec un but grandiose et divin pour les élus.

D'autre part, il est bon de tenir en notre esprit les fragments ci-dessous extraits des *Lettres de Pierre* (messages médiumniques d'une haute tenue spirituelle) :

Oui, la réincarnation existe ; mais il nous est impossible d'expliquer son système, que vous ne pourriez comprendre. — La « réincarnation », c'est un « voyage », mais impossible à comprendre pour vous, ignorants des choses spirituelles. — Qu'il est difficile de vous faire pénétrer dans ces hauteurs spirituelles ! C'est à ce moment où l'âme se voit soudain dans sa honteuse nudité, que Dieu consent à son retour sur la terre ; ce que vous appelez la réincarnation. — Je t'ai parlé déjà de la réincarnation, et j'ai omis de te dire que là se trouve l'explication de la prédestination. Celle-ci existe dans les grandes lignes, mais chacune des créatures de Dieu peut, par son libre choix, revêtir son « squelette » de vêtements splendides ou hideux, dont nous devons rendre compte au jour du jugement. — L'âme, sous son enveloppe terrestre, connaît des difficultés, des tentations, mais aussi des possibilités, des occasions de victoire toutes spéciales à la condition charnelle ; c'est en quelque sorte l'étude, l'exercice par lesquels notre être spirituel doit acquérir son grade et ses « titres universitaires ». Quand l'âme a subi victorieusement cette épreuve morale, que seule la vie de la terre rendait qualificative, elle peut se classer dans telle ou telle catégorie ; Dieu juge si l'âme qu'il aime doit subir une autre période d'activité ou si elle peut être admise dans un plan supérieur à celui qui constitue pour l'âme la vie terrestre. Voilà le jugement personnel, à la suite duquel la réincarnation est souvent conseillée comme moyen plus rapide de faire l'évolution obligatoire à l'atteinte du bonheur vers lequel nous tendons tous, et que nous ne connaîtrons que dans la fusion en Dieu.

Proscrite sévèrement par l'Eglise chrétienne, depuis 325, la doctrine palingénésique resta, dès lors, confinée dans les sociétés secrètes et chez les hérésiaques. Dans les temps modernes, elle séduisit quelques esprits indépendants tels que Leibnitz, Dupont de Nemours, Charles Bonnet, Ballanche, Schlegel, Saint-Martin, Pierre Leroux, Fourier, Victor Hugo, George Sand, etc... On sait qu'Allan Kardec en fit une des bases du spiritisme, il y a un siècle.

De nos jours, les Théosophes, les Anthroposophes, les Rose-Croix, les Occultistes admettent la réincarnation, alors que — sauf de rares exceptions — les membres du clergé romain et les théologiens de l'Eglise réformée la combattent avec vigueur. Ils considèrent cette doctrine comme incompatible avec les enseignements du Christ.

Cette attitude — comme nous l'avons déjà relevé — est d'autant plus étrange que la notion des vies successives apparaît nettement dans la Cabale et le Zohar, et ressort de divers fragments des Evangiles. En tout cas, la doctrine de la réincarnation ne heurte en rien

les enseignements du Maître nazaréen. Comme l'a fait remarquer très justement E. de Henseler, *se dire que le travail qu'on n'a pu terminer en cette vie on pourra, dans la suivante, le reprendre au point où on l'a laissé; que l'injustice et les souffrances auxquelles on n'a pas su comment porter remède maintenant, on pourra les soulager alors; que le bon combat auquel la mort nous enlève, nous pourrons le reprendre dans l'existence suivante et le mener à bien; en un mot que toutes les aspirations nobles, généreuses, désintéressées qui sont enfouies dans le cœur de tout être, auront l'occasion de se développer, de s'épanouir et de porter leurs fruits, non, cela ne saurait répugner à tout homme qui réfléchit et qui soupire après le Beau, le Bien et le Vrai* (1).

Ne sont-ce point, en effet, de telles conceptions qui donnent à la vie humaine sa vraie valeur, et à l'homme le sentiment de sa dignité et de sa responsabilité personnelle ?

Quand donc l'Eglise se décidera-t-elle à revenir à une doctrine qui fut naguère quasi universelle, que des faits expérimentaux ont confirmée et qui répond par ailleurs si parfaitement à notre sens de la justice?

RAOUL MONTANDON.

(1) Eric de Henseler : *L'Ame et le dogme de la transmigration dans les livres sacrés de l'Inde ancienne* p. 157.

LES CAS DE PRÉCOCITÉ MUSICALE

ILS furent nombreux à travers le temps ces cas de « précocité musicale » qui, lorsqu'ils se révèlent, surprennent aussi bien les maîtres de la musique que la foule toujours prête à s'émerveiller devant de telles manifestations du génie, chez les enfants dont l'hérédité ne saurait expliquer les connaissances prodigieuses.

Paris, la capitale de l'art et de l'esprit, a donné récemment, sa consécration à un jeune sujet italien, Pierino Gamba, qui, à neuf ans, est *encore un petit garçon et déjà un grand chef d'orchestre*. Son histoire a d'étroits rapports avec celle de tant de ses égaux qui se révélèrent avant lui : Son père, nous a appris la grande presse (1) est un obscur artisan, violoniste amateur à ses heures, et qui cherchait un accompagnateur au piano. Il eut l'idée de former son fils dans le but de l'avoir comme partenaire... Pierino, qui n'avait alors que six ans, apprit le piano, déchiffra à première vue et acquit rapidement une telle virtuosité que le signor Gamba lui fit aborder d'autres instruments dont, en quelques semaines, il se rendit maître. De progrès en progrès, il devait diriger, le 27 décembre 1945, l'orchestre de l'Opéra de Rome. Débuts éclatants! Le public unanime acclamait cet enfant très frêle, au visage fatigué, qui avait su imposer son inspiration à plus de cent exécutants.

Il renouvela le « miracle », notamment à Lugano, puis à Paris, le 22 mai, au Palais de Chaillot, où il dirigea avec un art et une maîtrise

(1) « Libération » 14 mai, « L'époque » 15 mai 1947.

incomparables les cent cinquante musiciens des Concerts Lamoureux. Schubert, Mozart, Beethoven furent, sous la baguette du jeune chef aux « mollets nus », follement applaudis par un public en délire estimé à plusieurs milliers de personnes.

Cependant, Pierino Gamba ne s'est pas laissé griser par son succès. C'est un petit garçon comme les autres, qui aime la compagnie des enfants de son âge et qui estime que s'amuser est le plus grand des agréments.

Est-il la peine de rappeler aux lecteurs des « Cahiers » les cas, tout aussi extraordinaires pour quiconque n'a pas à sa portée l'explication spirite, qui illustrèrent l'histoire de leurs productions merveilleuses?

Meyerbeer, à cinq ans, jouait à la perfection du piano, et à six ans donnait des récitals. Liszt donna son premier concert à neuf ans; à quatorze ans il écrivit son opéra : *Don Sanche ou le Château d'amour.* Beethoven composa trois sonates à treize ans, et se produisit à cet âge en public.

Frédéric Chopin, le virtuose merveilleux, se révéla à neuf ans, comme un exécutant génial. Mozart, à l'âge de quatre ans et demi, jouait déjà d'une manière étonnante du clavecin et improvisait avec une rare facilité. Cherubini avait moins de 17 ans lorsqu'il composa des motets, des messes. Hændel fit de même à dix ans, alors qu'à onze ans il était l'auteur de plusieurs opéras. A neuf ans, Paganini a suscité l'émerveillement du monde comme violoniste virtuose.

Saint-Saëns avait dix ans, le 6 mai 1846, lorsqu'il donna son premier concert à la salle Pleyel, où il exécuta avec un art consommé le « Concerto en ut mineur », de Beethoven, et le « Concerto en si bémol », de Mozart. « *Quelle musique jouera-t-il quand il aura vingt ans?* », disait quelqu'un devant sa mère : « *La sienne* », répondit-elle! Ce fut vrai; l'auteur de « Samson et Dalila » n'avait même que seize ans lorsqu'il fit entendre, à la Société Sainte-Cécile, sa première symphonie.

Plus près de nous, en 1927, un jeune sujet américain, virtuose du violon, Yehudi Menuhin, à sept ans, joua le « Concerto », de Mendelssohn avec l'orchestre symphonique de San-Francisco, devant neuf mille auditeurs enthousiastes. A dix ans, il faisait ses débuts à New-York au Carnegie Hall. « Les critiques musicaux qui sont généralement hostiles dès qu'on prononce le mot « d'enfant prodige », rapporte *Readers Digest*, de juin écoulé, furent unanimes à reconnaître que Yehudi Menuhin « avait une intelligence et une sensibilité exceptionnelles ».

Cette même année 1927, à Berlin, l'enfant joua dans la même soirée les « Concertos » pour violon et orchestre des trois célèbres « B » : Bach, Beethoven et Brahms.

« A l'issue de cette remarquable performance, ajoute le même excellent périodique, un frêle petit homme aux longs cheveux blancs, souleva dans ses bras l'enfant blond aux joues roses, encore en culotte courte, et l'embrassa : « *Aujourd'hui. Yehudi, vous m'avez prouvé une fois de plus qu'il y a un Dieu au ciel* », dit-il. Cet homme, dont les yeux étaient remplis de larmes, s'appelait Einstein (1). »

En 1932, une Française, Jacque-

---

(1) A l'heure où nous écrivons cet article- Yehudi Menuhin, devenu grand et père de fa. mille, s'apprête à se faire entendre avec son Ami et Maître, tout aussi célèbre, Georges Ensco, au Festival de Strasbourg du 8 au 16 Jui.

line Nourrit, âgée de onze ans, pianiste prodige — que devait bien connaître un de nos amis tarnais — était citée à l'époque comme l'incarnation de la musique. Ses interprétations de Chopin, par exemple, ont « amené des larmes aux yeux des plus grands pianistes qui l'ont entendue ». Comme Pierino Gamba, dès le piano fermé, elle redevenait une enfant semblable aux autres, jouant et s'amusant avec toute la gentillesse de son âge.

Cette même année 1932, un sujet tout aussi remarquable se révèle : François Samson, né en 1925, à Francfort-sur-le-Mein, d'un père lyonnais et d'une mère alsacienne. Il montra des dispositions musicales à l'âge de trois ans. A moins de six ans, il composait un prélude plein de grâce et de poésie et, dans le courant de l'été et de l'automne 1930, sept ou huit morceaux de musique pour piano dont il écrivit lui-même les partitions qu'il interprétait, de même qu'il jouait avec maestria Bach, Schumann, Beethoven, Mozart, etc...

Mon illustre ami, le professeur Charles Richet, curieux de tout comme il le fut toujours, en sciences, en sociologie, en aviation, en littérature et en tant de domaines où sa magnifique intelligence se mouvait avec aisance, a eu de son côté, l'occasion de s'intéresser à un cas également digne d'intérêt et que nous rappellerons, celui de Pepito Arriola.

Observé par le Père de la Métapsychique, à la naissance de ce siècle, il mérite d'autant plus que nous nous y arrêtions longuement. Le savant auteur a fait de ce cas l'objet d'un rapport à l'une des séances du Congrès international de psychologie, exactement le 21 août 1900. Au début de ce document nous lisons ces lignes tracées en manière d'avant-propos :

Les cas de précocité musicale ne sont pas extrêmement rares ; mais nous ne croyons pas qu'il en existe beaucoup qui soient aussi remarquables que celui dont je vais vous entretenir (1).

L'enfant dont il s'agit était âgé alors de trois ans, huit mois et huit jours (14 décembre 1896 au 21 août 1900). Il s'appelait donc Pepito-Rodriguez Arriola : fils unique, il était né à la Coruna, petite ville près du Ferrol (Espagne).

Voici ce que raconte sa mère sur la manière dont, pour la première fois, elle s'aperçut des dons musicaux extraordinaires du jeune Pepito : *L'enfant avait à peine deux ans et demi lorsque je découvris pour la première fois, et par hasard, ses dispositions musicales. A cette époque, un musicien, de mes amis, m'adressa une sienne composition musicale, et je me mis à la jouer au piano assez fréquemment ; il est probable que l'enfant y faisait attention ; mais je ne m'en aperçus pas. Or, un matin, j'entends jouer dans une chambre voisine ce même air musical, mais avec tant d'autorité et de justesse, que je voulus savoir qui se permettait de jouer ainsi du piano chez moi.*

J'entrai dans le salon et je vis mon petit garçon qui était seul et qui jouait cet air. Il était assis sur un siège élevé, où il s'était mis seul, et, en me voyant, il se mit à rire et me dit : « Coco, Mama. » *Je crus qu'il y avait là un miracle véritable.*

(1) Annales des sciences psychiques, année 1900 page 324.

A partir de ce moment, le petit Pepito se mit à jouer, sans presque que sa mère lui donnât de leçons, tantôt les airs qu'elle jouait elle-même devant lui, tantôt des airs qu'il inventait.

Bientôt il fut assez habile — sans cependant qu'on puisse dire qu'il s'agisse de véritables progrès, précise Charles Richet — pour pouvoir, le 4 décembre 1899, c'est-à-dire n'ayant pas encore trois ans, jouer devant un assez nombreux auditoire de critiques et de musiciens. Le 26 décembre, c'est-à-dire âgé de trois ans et douze jours, il joua au Palais-Royal de Madrid devant le roi et la reine mère.

Il a joué alors six compositions musicales de son invention, qui ont été notées; mais pour ceux qui ne l'ont pas entendu à cette époque, il est assez difficile de dire quelle est la part du transcripteur dans ces morceaux. Toutefois, ses improvisations au piano démontrent qu'il s'agit bien d'invention musicale réelle.

Il ne sait pas lire, nous apprend le professeur Charles Richet, qu'il s'agisse de musique ou d'alphabet. Il n'a pas de talent spécial pour le dessin. Mais il s'amuse parfois à écrire des airs musicaux. Bien entendu, cette écriture n'a aucun sens. Mais il est assez amusant de le voir prendre un petit papier, faire en tête du papier un griffonnage — qui signifie, paraît-il, la nature du morceau, sonate, habanera ou valse, etc. — puis au-dessous, figurent des lignes qui seront les portées, avec un gribouillage qui veut dire clef de sol, *et des lignes noires qui, assure-t-il, sont des notes. Il regarde ce papier avec satisfaction, le met sur le piano, et dit : « Je vais jouer cela. » Et, en effet, ayant devant les yeux ce papier informe, il improvise d'une manière étonnante.*

Et il ajoute que ce qui est le plus stupéfiant chez Pepito Arriola : *Ce n'est ni le doigté, ni l'harmonie, ni l'agilité, mais l'expression. Il a une richesse d'expression étonnante.*

Souvent, cette expression est si forte, si tragique même dans certains airs mélancoliques ou funèbres, qu'on a la sensation que Pepito ne peut pas, avec son doigté imparfait, exprimer toutes les idées musicales qui frémissent en lui : de sorte que j'oserais presque dire qu'il est bien plus grand musicien qu'il ne paraît l'être.

Devant cette puissance, bien digne de susciter admiration et étonnement, le professeur Charles Richet conclut en pensant que Pepito Arriola exécute *comme si un vrai musicien lui dictait ces petits chefs-d'œuvre*, ajoutant pourtant : *En présence de tels faits, toute explication est impossible. Mais il est bon de le constater. La science psychologique n'est pas assez avancée pour dépasser la simple constatation du phénomène.*

Le spiritisme, heureusement, nous offre, lui, une explication raisonnable, logique de ces singularités de la nature; par lui nous savons que ces manifestations, chez des enfants, d'une telle précocité musicale ne sont que le souvenir des vies passées.

Dans son excellente petite brochure *Le Mystère de notre Existence*, mon vieil ami Félix Rémo rapporte des cas forts nombreux d'enfants prodiges : mathématiciens, littérateurs, musiciens, linguistes, prédicateurs, peintres, sculpteurs, etc... et il conclut :

Nous pourrions en citer dix fois, cent fois plus, mais ceci suffit pour faire comprendre que tous ces génies sont, à n'en pas douter, des réincarnés *qui n'ont pas besoin d'apprendre, parce qu'ils se souviennent. Preuves saisissantes d'existences antérieures, dans lesquelles ont été acquis peu à peu tous ces dons qu'ils apportent dans leur nouvelle vie, car leur mémoire actuelle n'a encore rien appris.*

Ces aptitudes précoces, ces vocations irrésistibles, faites de conceptions parfois abstraites et bien audessus de leur âge, ne peuvent naître d'elles-mêmes, et plutôt chez ceux-là que chez d'autres Elles ne peuvent être qu'une éclatante manifestation d'un capital intellectuel laborieusement conquis.

Et c'est la vérité, trop de preuves contemporaines nous en sont données en dehors de l'antiquité même de la doctrine réincarnationiste.

Les sciences psychiques, la réincarnation étaient, en effet, révélées dans les temples, dans les centres initiatiques du plus lointain passé. Les Pythagoriciens, les Esseniens, les Platoniciens, la tradition orphique, les Kabbalistes, la primitive Eglise chrétienne, la grande Gnose, les Rose-Croix, le Martinisme, les Druides, etc..., enseignèrent la pluralité des vies.

Il nous revient, à ce propos, les éléments d'une conférence donnée en 1932, à Lyon, par M. de Labonne, sur « Les Albigeois, réincarnationistes du moyen âge », où l'éminent juriste qui, pour notre peine, fut frappé à mort durant la guerre récente, apporte la confirmation de l'une des pages de l'histoire à notre documentation :

Le peuple albigeois, dit-il, le plus cultivé et le plus artiste de l'époque, avait admis la réincarnation comme la base de sa morale, étant bien expliqué que, pour l'Albigeois comme pour le spirite, chaque être humain tisse sa propre destinée car il subit, bonnes ou mauvaises, les conséquences de ses actes. Il fait ressortir que, contrairement aux assertions intéressées le visant, l'Albigeois vivait en si bonne harmonie avec le catholique provençal que celui-ci a préféré mourir plutôt que de l'abandonner.

Ainsi, la réincarnation, non seulement nous éclaire sur le « Mystère » des enfants prodiges, mais elle nous montre où nous allons, elle nous apprend ce qu'est la loi de causalité, le mécanisme de la justice divine, l'évidence du libre arbitre, les possibilités qui nous sont offertes de nous élever, de progresser à travers des expériences sans nombre jusqu'aux suprêmes degrés de l'évolution.

Louons nos devanciers : le maître Allan Kardec et son fervent disciple Léon Denis, d'avoir mis à notre portée une telle vérité, si consolante et si juste, si digne aussi d'encourager les pauvres hommes que nous sommes dans leur lent effort vers la source de toutes choses, de toutes connaissances, vers Dieu !

HUBERT FORESTIER.

D'ETAPE EN ÉTAPE

Il y a dans la lente et méthodique recherche de la vérité par l'esprit humain, une impressionnante grandeur. Dans la succession des problèmes religieux qu'il se pose à travers le tourbillon des siècles et qu'il tend à résoudre par le canal de la théologie ou de la philosophie, on distingue aisément la main de Dieu dirigeant, avec mesure, l'Humanité vers la lumière.

On est en droit de croire que ce mouvement va vers un accomplissement. Le principe même du progrès serait à rejeter si un tel déroulement, ponctué de tant d'efforts, ne parvenait pas à sa conclusion.

Les étapes qui jalonnèrent cette recherche furent nécessaires l'une à l'autre ; elles s'illuminèrent réciproquement en faisant jaillir des déductions nouvelles. L'esprit humain, dans son divin entraînement, tout en demeurant fidèle à sa fondamentale tradition, conserve la plénitude de son initiative et de sa liberté. Sans cesse il avance et c'est ainsi que, de question en question, d'étape en étape, il agrandit et perfectionne sa tradition et parvient à interpréter les leçons anciennes avec une force de vérité de plus en plus pénétrante. Par de continuels éclaircissements il se rend maître du passé tout en se préparant des conquêtes dans l'avenir.

Sans vouloir remonter au delà du Christianisme, lorsqu'on se penche avec attention sur les multiples questions religieuses qu'eurent à examiner et à résoudre les conciles, on se rend compte que ces questions se posèrent de siècle en siècle dans un ordre basé sur la hiérarchie logique des idées. C'est ainsi que le Christianisme eut, à ses débuts, la tâche immense d'avoir à développer le principe de la personnalité du Créateur, ensuite à discuter sur le dogme de la Trinité, puis à fixer la divinité de la seconde et de la troisième personne. Plus tard, viendront d'autres difficultés issues du mystère du Médiateur, de sa nature et de ses relations métaphysiques avec l'humanité.

Au cours de cette période, la théologie, luttant dans l'abstraction contre les hérésies, parvint à établir les fondements de la foi. Une autre période allait succéder où elle lutta cette fois de façon appliquée, car il s'agissait d'instaurer les fondements de l'Eglise, de sauver son indépendance, d'asseoir son autorité. Il faudra codifier la doctrine des sacrements, créer des règles de la hiérarchie sacerdotale, débattre la question de la discipline et celles de la Liturgie et de l'Eucharistie, et tant d'autres points rituels.

Devant la renaissance de la philosophie, un concile, désertant momentanément le domaine temporel pour celui de la métaphysique, opposera au panthéisme et au matérialisme les deux vérités fondamentales de la personnalité et de l'immortalité de l'âme. Mais cette opposition ne sera soutenue ni par un dogme, ni par une conclusion catégorique découlant d'un exposé de lois régissant et prouvant l'immortalité spirituelle des créatures.

Enfin, par une émission de décrets portant sur des questions in-

testines relatives à l'Eglise, le Concile de Trente mettra fin à la période de théologie appliquée. Toutefois, le dogme du Purgatoire, décrété au cours de ce concile, posera de nouveaux problèmes devant l'esprit humain, du fait qu'il soulève une question touchant au système de l'univers que l'Eglise n'entendait pas étudier ouvertement. Aussi, va-t-elle recommander à son clergé de laisser tomber le rideau du mystère.

Cette attitude prudente se révélera à travers la déclaration du Symbole des Apôtres, célèbre profession de foi qui résume, en quelque sorte, le programme du Christianisme primitif. Ce Credo expose largement, dans un ordre logique, toutes les questions auxquelles l'Eglise eut à faire face. On peut s'apercevoir ainsi que si les questions se rapportant aux fondements de la foi et à l'organisation de l'Eglise ont été amplement discutées, expliquées et sanctionnées par des délibérations, des décrets et des dogmes, il n'en a jamais été de même pour la question relative à l'immortalité de l'âme entraînant inévitablement l'examen dangereux du système de l'univers.

Jamais aucun concile ne s'est précisément réuni à cet effet. Il semble que devant la recherche de l'esprit humain, librement manifestée par l'inlassable opposition hérétique, des portes mystérieuses ont été volontairement fermées. L'Eglise n'enseigna jamais rien de certain sur l'origine et le devenir de l'âme, ni sur le processus de son évolution spirituelle. L'une des vérités essentielles et les plus utiles à l'homme pour le guider dans son terrestre comportement devint l'affaire de vague ou obscure croyance.

Cependant, *l'immortalité de l'âme, a dit justement Pascal, est une chose qui nous importe si fort et nous touche si profondément, qu'il faut avoir perdu tout sentiment pour être dans l'indifférence de ce qui en est.* La conduite de l'homme est principalement déterminée par l'opinion qu'il se forme de sa personne et davantage encore de l'idée qu'il se fait de son âme. Le niveau moral de l'humanité est donc tributaire de la notion que l'homme a de son identité spirituelle Tant que dépourvu de certitude en la pérennité de l'âme, il croira sa vie limitée entre le berceau et la tombe, rien de grand, de vrai, de stable, rien de meilleur ne pourra s'instaurer en ce monde.

Cette question capitale, demeurée en suspens, se place donc toujours comme une interrogation devant l'avenir. Il appartient au spiritualisme moderne d'y répondre. Grâce à la rénovation des philosophies antiques à laquelle le spiritualisme s'attache, grâce à la divulgation de leurs traditionnels enseignements et de l'ésotérisme de toutes les religions, des lois fondamentales sont maintenant connues et permettent de situer, d'explorer lumineusement le domaine de l'âme et de son activité.

Dans cette tâche grandiose le spiritualisme se trouve magnifiquement aidé par la plus récente révélation spirituelle que représente le spiritisme. Le spiritisme s'avère, en effet, comme l'agent providentiel, l'artisan le plus désigné pour instaurer ici-bas la certitude en l'immortalité de l'âme. Son Message, absolument conforme aux doctrines les plus traditionnelles, a l'avantage — précieux en notre époque — de s'appuyer sur une base expéri-

mentale donnant naissance, à des travaux, à des recherches qui, de jour en jour, éclairent le problème de la Survie.

Et, dans ce labeur, le spiritisme ne craint pas d'être contrôlé par la Science, au contraire. Selon le prestigieux conseil que lui donna Allan Kardec, le codificateur prédestiné de sa doctrine, il aspire à être examiné, vérifié, consacré à travers les faits supranormaux et transcendants qu'il étudie et qu'il affirme sous l'égide de l'Au-delà. A l'instar de la Sagesse antique, il préconise la connaissance intégrale de soi et incite fructueusement à la pratique de cette magistrale théorie en procédant, de façon expérimentale, à l'étude de l'homme psychique, étude qui ouvre la voie à des découvertes capitales sur la nature de l'âme et le mécanisme de sa survivance.

Sans avoir à renverser le fonds de sa tradition, l'esprit humain peut, grâce à la révélation spirite, particulièrement étayée par la mise en lumière de la loi naturelle et par conséquent universelle de la médiumnité, obtenir des confrontations, élucider des concepts, scruter les mystères de la matière et de l'esprit et en tirer des déductions et des interprétations adéquates au savoir, à la raison et aux aspirations des hommes d'aujourd'hui. Le principe de l'immortalité de l'âme, jusqu'ici enseigné obscurément par l'Eglise et qui devint, de ce fait, l'objet d'une confuse et stérile croyance, va devenir une source de connaissance spirituelle contrôlable par l'homme lui-même.

Cette réponse qui sera donnée, rationnellement par le spiritisme, à une question religieuse que se posait depuis si longtemps l'esprit humain, constituera la pierre angulaire d'une Foi revivifiée et la base d'une Morale justifiée par la Raison.

Et, parce que cette réponse va parvenir au cours d'une étape qui se place de façon si divinement logique à la fin d'un cycle, on peut en augurer qu'elle sera la conclusion, l'accomplissement que l'Humanité attendait pour entrer, plus éclairée sur son destin, plus confiante en la puissance divine, dans une ère nouvelle intensément gouvernée par l'Esprit !

SUZANNE MISSET-HOPES.

L'ÉVOLUTION DES AMES PAR LE TRAVAIL SUR TERRE ET DANS L'AU-DELA

POUR les *esprits-jeunes*, dans l'*Au-delà* comme sur *Terre*, la théorie du travail incessant est peu encourageante. Le but de la *Perfection* leur échappe ; le résultat est pour eux incompréhensible. Le degré de culture de leur intelligence ne leur permet pas de s'analyser, de se juger et de se rendre compte du point exact où ils sont dans leur évolution.

Pour cette catégorie d'entités le travail, loin de paraître intéressant, de servir parfois à l'adoucissement des heures douloureuses, loin d'être un délassement et le plus ferme des

appuis, le travail, dis-je, devient une véritable punition, un ennui de tous les jours auquel on souhaite échapper le plus souvent possible.

Un esprit jeune peut être excusé en raison du peu de puissance de sa pensée et de sa volonté ; car l'effort qu'il pressent, le sérieux de tout travail intellectuel et moral l'effraient par la gravité et la continuité qu'ils exigent. L'épreuve, dans sa vie d'incarné et de désincarné, sera le seul aiguillon qui pourra forcer cette entité à orienter sa vie vers une voie de travail, de réflexion sur son état moral. Dès lors, elle prendra rang parmi les esprits de moyenne évolution qui cherchent, qui poursuivent sans aigreur, sans découragement, le travail imposé. Après des défaillances, des faux pas inévitables, ces intelligences s'ouvriront, s'élargiront peu à peu, choisissant une branche qui leur agrée chaque jour davantage, et de l'ancien *esprit-jeune* qui ne se fixait à rien, il ne reste pas souvenir. C'est une véritable naissance ; car l'entité, au regard morne, devient un être au regard profond et rayonnant. Ses connaissances sérieuses et bien comprises ont fait de lui une personnalité, une volonté ; — et c'est par ses efforts pour vaincre l'épreuve, par sa ténacité dans le travail et par ses multiples existences qu'il deviendra peu à peu un *Esprit-supérieur*. Mais si, au début de son arrivée dans l'Humanité, cette entité avait su, avait pu comprendre l'effort immense qu'il lui faudrait donner et la série d'existences qu'elle devrait poursuivre sans cesse, croyez-vous que cette entité aurait eu le courage et la persévérance nécessaires pour coninuer sa route ? — Non. C'est étape par étape qu'un *esprit-jeune* peut monter la dure échelle de la Spiritualité ; — c'est degrés par degrés qu'un esprit travaille d'abord sans joie, puis avec intérêt, puis par plaisir, par curiosité ; enfin, son intelligence s'affine. Il laisse de côté les billevesées (j'allais dire les grossièretés) de la vie physique, pour ne rechercher que les sensations artistiques, les émotions intellectuelles et, bientôt, cette entité, débarrassée du désir des plaisirs terriens, aiguillera sa vie d'incarné ou de désincarné vers un noble but : la rénovation de l'Humanité. En effet, quand son instruction intellectuelle sera suffisamment parfaite, elle ne pensera plus qu'au développement complet de ses qualités morales et saura enfin s'oublier au profit des jeunes entités qu'il faut aider sans cesse.

*
* *

Le premier travail du Désincarné, dès qu'il arrive dans l'Au-delà, qu'il est réveillé, guéri dans son périsprit, en pleine possession de ses facultés intellectuelles et morales, consiste dans l'examen de son passé immédiat d'abord, c'est-à-dire l'étude de l'existence qu'il vient de quitter. Le désincarné doit résonner, non pas comme un enfant, mais en homme sérieux qui cherche le pourquoi de la vie : vie terrestre et vie de l'esprit.

Telle est tout d'abord l'occupation première d'un Esprit de moyenne évolution et c'est là un travail inéluctable ; car si un Esprit a eu des devoirs sur Terre (devoirs sociaux et envers lui-même) il se retrouve dans l'Au-delà avec les mêmes obligations : devoirs envers les proches qu'il retrouve et ceux

qui le rejoindront, envers ses amis actuels. Vis-à-vis de lui-même, il doit songer à la préparation de son avancement futur ; il doit, par probité morale, faire une analyse complète de son âme et cette analyse est parfois amère pour certains et dure, douloureuse pour beaucoup d'autres. Aucun prêtre n'est là pour vous donner une douce absolution. Le désincarné se trouvera en face de lui-même ; sa conscience se chargera de l'absoudre ou de le blâmer. Un Terrien pourra ne pas avoir une conscience assez développée ; il ne saura pas distinguer une bonne action d'une mauvaise ; dans ce cas une force supérieure fera passer sous ses yeux le schéma de ses existences passées et cette entité, courbée sous la honte, souffrira dans son orgueil, dans sa sensibilité ! Elle souffrira pour son honnêteté morale disparue et, lassée par ces visions atroces, elle cherchera un apaisement dans le travail. Cette vision du passé est la vraie punition du Terrien qui a manqué sa vie, qui a fait le mal. C'est le véritable « Enfer » et les souffrances morales endurées peuvent se comparer aux brûlures intenses annoncées par le prêtre à ceux qui ont péché gravement.

***

Habituez votre esprit à travailler continuellement. Tout en travaillant même physiquement, d'une façon manuelle, tâchez que votre cerveau mène une idée ou une pensée qui puisse élever votre esprit, pour que votre évolution se fasse graduellement, que vos aspirations soient plus nobles, plus pures surtout. Et quand vous aurez pris l'habitude de ce travail moral, vous ne pourrez plus vous passer de cette occupation toute intellectuelle ; vous vous passionnerez presque. Cette habitude de la pensée qui recherche toujours le mieux et qui tend à vaincre les penchants malsains vous fera prendre la vie avec plus de goût, plus d'intérêt ; l'ennui s'enfuira à jamais parce que vous aurez su donner un but à votre cœur, à votre intelligence. Pour avoir une occupation intellectuelle profitable à votre être moral, il vous faudra parfois quitter la Terre et vous envoler mentalement vers des Mondes meilleurs ; vos réflexions fortifieront tout votre être, et quand vous reviendrez sur Terre, vous aurez une provision de forces, de volonté, qui vous feront trouver légers tout le poids de la vie et même les épreuves les plus amères, et par votre envolée mystique vers l'Au-delà vos souffrances seront sûrement atténuées.

M. CLARK.

L'INTUITION

L'INTUITION est l'annonce d'une vérité; elle ne s'offre pas au regard de la conscience comme un tableau distinct, susceptible d'être fouillé en ses moindres détails, pour peu que l'esprit soit attentif; mais tel un éclair, elle traverse la conscience qu'elle illumine de sa clarté brusque. Au cours d'un raisonnement, la pensée hésite, incertaine de la voie à suivre; alors une voix chante en elle, un accompagnement émotif dessine les contours de l'argumentation, la vérité se laisse pressentir, et brusquement la compréhension jaillit.

L'esprit croyait être tendu vers un point précis; mais la recherche primitive perd son importance, ouvrant des horizons plus vastes au seuil desquels l'esprit est saisi de vertige; ou bien l'intérêt se déplace, concentré sur la valeur d'une relation, jusque-là négligée. L'esprit a beau résister, s'efforcer de chasser une idée qu'il croit importune, il se sent entraîné par une impulsion irrésistible. L'artiste assiste en spectateur à la genèse de son œuvre et il s'étonne, car: *quelqu'un a pensé en lui.* Parfois la pensée glisse, fugitive, et la conscience s'épuise à vouloir la fixer, l'intuition déjoue l'effort d'attention par sa brièveté; cependant, l'élan est donné, l'esprit fécondé progressera vers la conquête du vrai. Parfois l'esprit rêveur se détend, et, détaché du réel, s'abandonne passif aux phantasmes de l'imagination : subitement, un plan d'action s'ébauche qui domine toute cette imagerie, les préoccupations s'évanouissent devant une étrange impression de facilité; mais que l'esprit se ressaisisse, et il n'étreint plus que le vide; cependant, au cours de l'action, l'inspiration réapparaîtra au moment précis où elle sera efficace. Parfois encore un raisonnement pratique prépare l'action, mais prêt à s'actualiser, il subit un arrêt brusque : l'intuition se joue de la conscience; et les actes sont tellement imprévus que l'esprit déconcerté se demande *si quelqu'un n'a pas agi pour lui.*

Soudaineté, certitude et évanescence, tels sont les caractères de l'intuition. L'esprit qui la reçoit ne doute jamais de sa vérité, tant qu'elle l'illumine. Elle défie même la force convaincante du raisonnement le plus serré, car la joie rayonnante qui dilate la conscience est le plus sûr facteur d'adhésion. Mais à la confiance se mêle un sentiment d'étrangeté, et l'esprit ne se reconnaît pas l'auteur de ses pensées les plus intimes.

Subitement, avec une sûreté et une netteté indescriptibles, quelque chose devient visible et s'entend, quelque chose qui secoue jusqu'au plus profond de l'être et émeut... On entend, on ne cherche pas; on prend, on ne demande pas qui donne, comme un éclair luit une pensée, avec nécessité, dans sa forme, sans hésitation; je n'ai jamais dû choisir; c'est un ravissement, dont l'excessive tension se dissout parfois en un torrent de larmes, tandis que les pas, sans qu'on le veuille, tantôt se précipitent, tantôt se ralentissent. Nietzche, Ecce Homo.

Situation paradoxale devant laquelle la conscience s'étonne et le psychologue reste perplexe. Il essaie bien de dénier toute valeur à la pensée rebelle à l'analyse méthodique, et Descartes a honte de ses rêves qu'il s'efforce de « rendre raisonnables ». On peut rejeter l'intuition sur le plan des illusions créées par une imagination déréglée ou l'expliquer par une intoxication nerveuse, elle s'impose à l'improviste, surgie des régions crépusculaires de l'esprit, et lance un lumineux défi à la critique. Mais l'éclat est bref. Impuissante à s'adapter aux cadres verbaux, cette pensée ne se parle pas intérieurement, et faute d'un symbole fixateur, son contenu connaîtra la dispersion. Cependant, le ferment spirituel lève, et le raisonnement conscient, aussi bien que l'action, se trouvent fécondés.

Que se passe-t-il pendant cette passivité de l'esprit? Faut-il attribuer une vertu créatrice à la partie subconsciente de notre être psychique, et croire que la lumière naît des ténèbres, que le néant produise quelque chose? Mieux vaudrait alors avouer simplement son ignorance. Si le travail cérébral est ralenti, la conscience relâchée, c'est que l'esprit, partiellement extériorisé, glane les enseignements d'un plan astral; il reçoit le don gratuit d'une entité supra-humaine. La lumière ne jaillit pas de l'ombre, mais le flambeau se transmet d'une conscience à l'autre, quelque peu atténué par la dénivellation des plans. Ainsi s'expliquent la découverte dans les sciences, la création artistique, et le progrès des notions morales : la fable du Prométhée qui révèle aux hommes les secrets de l'Olympe, unit dans un même symbole, toutes les créations de la pensée. Pseudo-création, car l'esprit est seulement le récepteur d'une pensée étrangère. On ne travaille pas, on écoute : *c'est comme un inconnu qui vous parle à l'oreille* (Musset). On comprend aussi comment l'inspiration se fait impérieuse; le penseur, l'artiste, n'a pas le droit de garder le message pour lui; une force l'entraîne, qui domine la tendance paresseuse, qui balaie le cours des préoccupations égoïstes. Musset chante dans la « Nuit de Maï » le trouble qui s'empare du poète rebelle à la Muse, et le malaise va croissant jusqu'à l'acte de soumission. Le « créateur » souffre aussi parce qu'il traduit imparfaitement le message à l'aide du matériel coloré, sonore ou verbal dont il dispose; sa conscience suit la déformation du modèle par l'effort même qui cherche à l'adapter à la structure mentale, pour le rendre pensable, puis susceptible d'être réalisé. Communion de deux pensées, collaboration anonyme qui est seulement pressentie. Aussi l'homme en attribue-t-il le mérite à son propre génie, quitte à tomber dans la contradiction d'un effort personnel qui se dédouble, ou dans l'absurdité d'un néant fécond.

Sans doute, le philosophe répugne-t-il à poser cette conclusion, bien que sa valeur pragmatique et la suggestion des faits suffisent à la justifier. Mais les pseudo-explications des traités de psychologie ne peuvent guère le satisfaire non plus. Le recours à des entités inspiratrices paraît trop facile, susceptible d'extension abusive; mais l'orgueil peut-être incline l'âme à se croire cause totale de ses pensées et de ses actes. Aussi bien, une na-

ture personnelle, insaisissable à travers toutes les modalités de la conscience, est-elle une notion tout aussi inexplicable. La science contemporaine ne refuse pas le paradoxe. Il apparaît préférable de se confier humblement à une hypothèse féconde, même si elle nous gêne dans notre estimation de la valeur humaine, que de laisser la science psychologique végéter, étouffée par l'étroitesse de ses cadres. L'intuition, semble-t-il, est l'un de ces problèmes qui forcent le penseur à réfléchir, à réaliser l'insuffisance des notions communes et à voir s'entr'ouvrir au delà un champ immense de possibilités spéculatives et pratiques.

Odette BENOIT.

ERRATUM. — *Par suite d'une erreur de transcription dont nous nous excusons vivement auprès de nos lecteurs et de l'auteur, nous avons cité, dans l'article :* « Le Spiritisme dans le Christianisme médiéval », *de notre éminent collaborateur M. René Kopp : Benoît d'Aniane, alors que c'est* Benoît de Nursie *qu'il faut lire. (N. D. L. R.).*

FAITS ET NOUVELLES

NOUS rappelons que cette chronique, ouverte à tous les faits, spontanés ou observés, est créée pour permettre de consigner en nos pages les manifestations et nouvelles du monde entier susceptibles d'augmenter notre documentation.

A chacun donc de nous aider dans ce grand et précieux travail, étant précisé que chaque rapport doit être circonstancié et contenir les témoignages susceptibles de nous permettre, s'il est besoin, d'engager toutes enquêtes utiles, le Comité de Lecture se réservant de juger de l'opportunité de publier ou non les manuscrits envoyés.

LA REDACTION.

LE MAGNETISEUR REPARAIT

Le 16 novembre 1931, la *Société d'Etudes psychiques et spirites de Lyon*, perdait un de ses bienfaiteurs, le magnétiseur bien connu des Lyonnais, M. A. Bouvier. Notre affliction fut grande et, malgré nos convictions, beaucoup d'entre-nous restent encore très attristés de ce départ. Toute la vie de ce grand cœur fut employée à soulager la souffrance ; il était connu de partout, et sa manière de guérir, sinon d'atténuer, uniquement par les passes magnétiques, a fait école. Jusqu'à la fin, il voulut répondre aux centaines de lettres qu'il recevait chaque mois : il ne pouvait pas se résigner à abandonner ses malades.

Dès le 24 novembre suivant, par un médium à incorporation, il venait nous dire qu'il souffrait surtout de la sensation de son corps glacé ; qu'il s'employait à secouer une torpeur qui l'engourdissait: des paroles

brèves et un peu saccadées, mais pourtant très affectueuses, furent échangées.

Le 15 décembre, il réapparaissait, toujours par le même moyen ; cette sensation de froid s'était dissipée, la torpeur atténuée et ses propos étaient plus clairs ; il nous disait son impatience de briser les liens qui le retenaient encore à son corps physique, et surtout, il voulait reprendre son activité, revenir nous aider, en un mot se rendre utile : il nous suppliait de demander à tous les amis de ne pas l'appeler sans cesse, dans leurs réunions, qu'il était tiraillé de tous côtés et que cela l'empêchait de s'échapper.

Enfin, le 19 janvier 1932, au moment où je m'occupais de soigner un aliéné, à distance, il fit une brusque apparition chez le sujet, Mme R. ; la vivacité des gestes, le redressement du buste, la bonhomie du sourire, la parole rapide, décidée et claire, tout fut significatif et précis : c'était bien l'esprit A. Bouvier et, si j'avais pu en douter, la suite de la scène que je vais décrire, devait m'éclairer davantage : « *Ah ! je respire... cela va vous paraître bizarre... Oh ! comme cela me donne la force... je m'enivre. Oh ! quelle joie... je suis libéré... affranchi. Oh ! cet air qui me pénètre, il me semble le recevoir dans « mon moi ». Quel bonheur ! Je vais de nouveau me lancer dans l'arène pour notre cause, pour faire sortir cette vérité. Oui, oui, c'est bien moi Bouvier !... Bouvier !... Bouvier ! Enfin, je suis sorti de cet état léthargique... Comme je suis heureux.* »

Pour bien me rendre compte si cette libération n'était pas que momentanée, après lui avoir demandé s'il était disposé à... travailler, je remis, entre ses mains, la lettre de ce malade, qu'au début de la séance, je soignais. Voulant accompagner cette remise des conseils d'usage, lorsqu'on s'approche des aliénés, il me répondit : « *Oui... ; oui... je sais ; je sais.* » Et il partit ; le sujet se réveilla et, les yeux ouverts, ... attendit. Il se produisit ce que nous appelons l'incorporation de l'élément perturbateur (esprit obsesseur). Ce dernier prit un contact mouvementé avec le sujet : le corps replié, la tête presque entre les genoux, il fit entendre des gémissements et des cris de douleur : « *Oh ! assez, assez... ben y n'a pas fini çui-là ? où c'est que tu l'as déniché ?... Oh ! là, là, t'as pas fini... Oh ! mais tu me fais mal.* »

Tout d'abord, je ne m'expliquais pas ces lamentations ; c'est l'esprit incorporé, lui-même, qui, par ses réponses et ses exclamations, me fit comprendre ce qui se passait.

Le voici : les fluides de la lettre avaient canalisé l'esprit Bouvier vers le malade ; le magnétiseur eut tôt fait de déceler le perturbateur, de le désagglutiner de sa victime et, par la même voie, de le pousser chez le sujet, en l'accablant de coups de poings fluidiques, comme ceux dont on est parfois contraint de se servir, dans la méthode lyonnaise de désobsession, lorsqu'on se trouve en présence d'esprits maléfiques, aussi irascibles que matériels. Cette méthode, que les familiers de M. Bouvier avaient vue employer si fréquemment dans nos séances, réapparaissait donc dès les premières manifestations de l'esprit libéré du célèbre thaumaturge : c'était, pour moi, la signature indiscutable de l'identité de celui dont je doutais de la présence réelle, au début de la

scène. La suite me le confirma encore.

L'obsesseur continuait : « ... *Y me regarde avec des yeux çui-là et il me dit que si je continue, y va me ficeler comme un saucisson, avec des grosses cordes qu'il tient à la main... Oh! oui... mais je me laisserai pas faire... Aïe! aïe! aïe!... Si... Si... je veux bien... je le laisserai tranquille... j'étais cependant bien caché là-bas depuis que tu m'avais envoyé le curé... Le curé, lui, n'y a vu que du bleu... mais çui-là y m'a bien déniché va.* »

Il faut que j'explique que, lors d'une séance précédente, c'était l'esprit d'un jésuite désincarné qui avait bien voulu accepter de se rendre utile. La même scène s'était déjà produite ; l'esprit obsesseur, suivi par le religieux, s'était déjà incorporé, mais, cette fois, ce n'était pas une correction fluidique qu'il avait reçue : le prêtre l'avait exhorté à cesser son action malfaisante et l'avait engagé, avec beaucoup d'insistance, à se repentir de ses fautes et à prier.

Je souligne et je prie le lecteur de bien remarquer le contraste important de ces deux manières d'agir, celle du magnétiseur et celle du religieux, pour un même cas d'influence maléfique.

Enfin, pour terminer, l'esprit obsesseur libéra le sujet ; l'ami A. Bouvier en reprit possession et me conseilla d'être très ferme vis-à-vis de ces éléments perturbateurs, dont il est très difficile de débarrasser les malades. Peu de temps après, le malade m'écrivait sa sortie de l'asile, je lui fis une visite : je le considère comme très amélioré, sans pouvoir cependant affirmer si cette amélioration vient de l'internement ou des soins à distance. J'estime qu'il a encore besoin de grands ménagements et je me suis promis de ne pas perdre de vue l'esprit obsesseur.

Je reste à la disposition de ceux qui voudraient des détails complémentaires sur cette étude, très délicate, de la désobsession, car, dans ce travail de libération, il surgit parfois, brusquement, des éléments obsesseurs qui ne craignent pas d'avoir recours à la brutalité ; il faut rester très maître de son sujet et toujours prêt à toutes les éventualités: j'estime l'assistance d'un guide tout à fait indispensable.

J. FANTGAUTHIER.

⁂

LE DOCTEUR GEORGE SIDNEY ARUNDALE

C'est le 12 août 1945 que le Dr Arundale, après une vie de dévouement et de fécond labeur, a quitté ce monde.

Laissant de côté les différences doctrinaires qui peuvent séparer, davantage dans la forme que dans le fonds, la philosophie kardéciste de la théosophie, nous ne pouvons que rendre un suprême hommage à la mémoire du président de la *Société théosophique*.

Il succéda à cet important poste à la doctoresse Annie Besant et, comme elle, il se dévoua pour la S. T. Le Dr George Sidney Arundale naquit à Surrey, au sud de Londres, le 1er décembre 1878. Il reçut une instruction européenne, débutant comme étudiant au Gymnase de Geleherte, à Wiesbaden. En 1896, il remporta avec honneur plusieurs titres à l'Université de Cambridge (St John Collège). Son tu-

teur fut le président du Conseil médical, Sir Donald Macalister. Il eut comme professeurs le grand économiste Marshall, C. S. Kenny Downing, Sidwich, Lord Acrion et le Dr W. H. P. Rivers. Bientôt, il passa quelque temps à Paris à faire des recherches historiques dans les Archives nationales et, de là, entra comme étudiant à la Société historique de Londres. Il s'éleva, plus tard, à la présidence du Collège hindou de Bénarès, poste qu'il occupa jusqu'à 1913. Il subit l'influence d'Annie Besant et adopta son système d'éducation basé sur les principes hindous. Invité par le Maharajah de Cachemire, il visita cette province et fit une enquête sur la méthode d'éducation de Cachemire. On le nomma Recteur de cette Université, il reçut le titre de docteur « honoris causa » avec l'approbation du grand poète Tagore.

Il se maria en 1920 avec une distinguée Hindoue de grande culture et d'un antique lignage.

En 1927, accompagné de Mme Arundale, il parcourut l'Australie, toute l'Europe et une partie de l'Amérique. Il prononça des milliers de conférences dans ces divers continents.

Les années 1929, 1931 et 1932 il revint aux Etats-Unis.

Il ne négligea pas la question sociale du peuple hindou et fut nommé Président honoraire du « Madras Labour Union » la plus ancienne association du travail de l'Inde dont les éléments sont surtout recrutés dans les ateliers et fabriques de coton de Madras.

Dans le mouvement théosophique auquel il consacra ses meilleures énergies, il remplit les fonctions de membre du Conseil général et Secrétaire général pour les Sections de l'Inde et de l'Angleterre. Il approcha très souvent les « leaders » de la S. T : Mme Blavatsky, le colonel Olcott, Annie Besant et C. W. Leadbeater. Il a écrit de nombreux ouvrages théosophiques et de caractère éducatif.

⁂

DIAGNOSTIC D'UN MEDECIN DE L'AU-DELA

Je me permets de vous citer à toutes fins utiles le cas suivant que je tiens de quelqu'un de bonne foi, plutôt sceptique, qui cependant en convient.

Ce monsieur comptait douze ans de mariage, lorsque sa femme se trouve soudain gravement malade. Il appelle le médecin de la famille. Celui-ci diagnostique une fièvre typhoïde et l'invite à faire venir d'Alger à Oran la mère de la malade.

Celle-ci répond : « *donnez-moi vingt-quatre heures pour consulter mon conseil* » (groupe spirite).

Puis le jour suivant : « *Ma fille n'a pas la fièvre typhoïde, mais j'arrive.* »

Arrivée de la belle-mère ; entrevue avec le docteur.

— *Etes-vous sûr, Docteur, que ma fille a la fièvre typhoïde ? Je n'ai pas de conseils à vous donner, mais moi, je suis certaine du contraire.*

Fureur du praticien, ami intime de la famille qui conclut :

— *Et qu'aurait-elle, selon vous ?*

— *Elle est simplement enceinte.*

— *Allons donc, je connais mon métier, que diable !*

Il part furieux.

La dame s'adresse à une sage-femme et, sans la mettre au courant, lui demande seulement un

examen de la « malade » qui est trouvée vraiment enceinte.

Retour du médecin ; nouvel accrochage.

— *Enfin, dit-il, dans une quinzaine, nous serons fixés. Vous ne voulez pas traiter la malade selon mes prescriptions ; je décline toutes responsabilités.*

Quinze jours après, le médecin dut avouer son erreur ; mais il demanda une explication.

Cette dame faisait partie du groupe spirite d'Alger et avait l'habitude de consulter l'esprit d'un docteur. « *Trois minutes ; je vais voir votre fille et je reviens, répondit l'invisible.*

Attente, puis retour : « *Votre fille que j'ai vue n'a pas la fièvre typhoïde ; elle est seulement enceinte.* »

C'est ce qui fut reconnu vrai.

B...
à Tlemcen.

***

UN CAS DE MAISON HANTEE DANS L'ANTIQUITE

C. Plinius Cecilius Secundus, préteur à 31 ans, consul en l'an 100 grâce à l'empereur Trajan, mort en 114, à Suria : Curtius Rufus se trouvant à Carthage, vit un soir une forme lui apparaître : « *Je suis Afrika*, lui dit-elle, *et je vais te prophétiser ton destin : Tu vas retourner à Rome, tu occuperas des situations honorifiques, puis tu reviendras dans cette province dont tu seras le maître et tu y mourras.* » Tout arriva comme il avait été prédit.

C. Plinius ajoute le fait suivant : A Athènes, existait une maison hantée. Au milieu des bruits apparaissait un fantôme désagréable. L'habitation ne trouva plus loueur, ni acheteur. Le philosophe Athenodorus ne croyant pas à ces faits, loua la maison. Il attendit, sceptique, les faits : silence... Pourtant, cela ne dura pas longtemps, car un grand tintamarre se déchaîna et l'apparition se produisit. Athenodorus et elle échangèrent des signes. S'étant remis à écrire, le philosophe entendit au-dessus de sa tête un bruit de chaînes. Il se leva, suivit la forme qui l'invitait à sortir, la vit brusquement disparaître à une certaine distance de la maison hantée. On fit creuser à cet endroit précis, on y découvrit une caisse avec des ossements, le tout fut décemment réenterré et le calme revint.

C. Plinius cite encore le cas du frère de Marcus, un affranchi, qui vit une forme le tondre, en rêve. Le lendemain matin, son crâne était tondu et les cheveux étaient sur le sol. Il cite un cas analogue qui s'est passé au Pedagogium.

Si, depuis ce temps lointain, de prétendues élites ne s'étaient pas occupées à ravaler ces faits étranges au rang des coquecigrues et des chimères, où en serait aujourd'hui le spiritisme ? La démonstration la plus évidente de la survivance de l'âme ne serait-elle pas depuis fort longtemps faite et admise ? Hélas ! On a préféré éviter le crépuscule des « Grands Hommes »...

***

MANIFESTATIONS SPONTANEES DE DECEDES

Une excellente amie des « Cahiers » nous fait tenir l'utile relation suivante de manifestations spontanées survenues dans sa famille et autour d'elle.

J'avais seize ans quand ma mère mourut et je restais avec une sœur et

un frère plus âgés que moi. Ma sœur était directrice d'école et mon frère et moi préparions des examens. Or, une après-midi, ma sœur étant montée dans sa chambre vit ma mère assise sur une petite chaise à sa place favorite. L'apparition dura quelques minutes seulement. Trois ans après le décès de ma mère, ma sœur mourait à son tour, et un soir, mon frère, qui préparait des examens, vit en face de lui une porte s'ouvrir, et ma mère ainsi que ma sœur s'avancer de son côté en « planant ». *Il en fut sidéré.* Moi-même j'eus souvent la sensation d'une présence derrière moi, tandis qu'un attouchement se produisait sur une épaule, et qu'une voix intérieure m'appelait.

Notez que nous n'avions jamais entendu parler de spiritisme.

Bien des années après, alors que j'étais moi-même devenue directrice d'école, j'eus l'occasion de lire *Le Problème de l'Etre,* de Léon Denis, et, m'étant procuré plusieurs ouvrages de cet auteur, j'en fis passer à une ouvrière assez âgée que je connaissais depuis longtemps. Elle en fut émerveillée, et me raconta que sa défunte mère lui parlait des âmes errantes qui, n'ayant pas mené une bonne vie, souffraient, car elles ne pouvaient trouver de place, ignorant où elles se trouvaient.

Cette ouvrière mourut alors que j'étais en vacances. Mais, à mon retour et durant huit à dix jours, si à la veillée je me préparais à lire, je percevais des crépitements d'étincelles autour de moi, mais sans rien voir. Toutefois, craignant de me suggestionner, je m'appliquai, un soir, à une lecture très sérieuse, mais je reçus en pleine figure un choc qui me fit pencher en arrière, ayant la sensation que des amorces venant d'un petit pistolet d'enfant venaient d'éclater.

Je m'adressai alors à la personne que je pensais devoir produire ce phénomène et je la priai de cesser, lui promettant de prier pour elle. Après, je n'entendis plus rien.

J.-B. à NIORT.

PREVISIONS

Il existe d'innombrables groupes familiers où les Guides Invisibles, les parents, les amis libérés de nos contingences se plaisent à se manifester, à démontrer la réalité de leur existence et l'intérêt qu'ils portent à ceux sur lesquels ils veillent.

Voici un nouveau récit, dû à la plume d'une sincère spirite, qui prouve cette existence :

Ma fille aînée, infirmière, âgée maintenant de 27 ans, après s'être engagée en septembre 1944 dans l'armée, fait la campagne de Belgique, Hollande et Allemagne du Nord avec un régiment anglo-canadien, a été versée sur sa demande à l'U.N.R.R.A. en mai 1945. Elle travaillait en Allemagne dans les camps de ces « personnes déplacées » comme on appelle les pauvres gens qui sont encore échoués en Allemagne sans pouvoir rentrer chez eux.

Elle est venue en janvier, et nous avions fait une séance entre nous à Argenteuil pour qu'elle y assiste; un esprit attitré de nos séances, qui se fait appeler Petit Paul, car il était désincarné à 13 ans, lui dit qu'elle partirait en Italie.

Il n'y avait aucune raison pour qu'elle aille dans ce pays; elle repartait en Allemagne (Forêt Noire) le lendemain et devait être congédiée de l'U.N.R.R.A. en avril, cet organisme devant cesser son activité en juin 1947. Ensuite elle devait rentrer en France et se demandait ce qu'elle ferait pour trouver une situation.

Deux fois, entre temps, la même communication était donnée d'une façon absolument affirmative.

Le 12 mai, ma fille reçoit son avis de licenciement en Allemagne; elle devait se présenter à Paris à l'hôtel Majestic, siège de l'U.N.R.R.A. pour le règlement de son compte financier, etc., le 16 mai. Elle revient; elle se présente le 16 mai comme indiqué; dans la matinée, elle croise dans un couloir une anglaise qui s'arrête et lui demande où elle l'avait déjà vue; elles remontent dans leurs différents voyages et tombent d'accord qu'elles s'étaient rencontrées quarante-sept heures à Haren, à la frontière Hollando-

belge, en mars 1945, dans une abbaye momentanément évacuée par les moines et où les Anglais avaient fait un quartier général provisoire; elles avaient partagé la même chambre pendant deux nuits; ma fille explique ce qu'elle venait faire à Paris, son licenciement de l'U.N.R.R.A.; la dame anglaise lui dit : « Voudriez-vous partir pour l'Italie ? Il y a un poste de nurse à prendre dans un camp de juifs dans le sud; et il faut une française. » Ma fille répond oui, sans aucune hésitation; dans le courant de l'après-midi, elle voit un des directeurs, et, le soir, elle avait tous ses papiers pour partir en Italie; son ordre de licenciement était annulé; elle demandait son passeport et son visa italien, et, dix jours après, elle partait pour Rome, première étape avant son attribution plus loin. J'ai reçu ses premières lettres d'Italie, de Rome, qu'elle trouve une ville merveilleuse.

Elle est profondément spirite et, à plusieurs reprises, pendant la guerre, alors qu'elle était en danger et même en grand danger, elle n'a jamais été effrayée, tellement elle avait la sensation de la protection de son guide; là encore, quand la question lui a été posée absolument à brûle-pourpoint, elle s'est souvenue instantanément de la prédiction faite en janvier et a répondu « oui » sans hésiter, car il lui avait été dit que ce serait très intéressant pour elle et qu'elle serait très contente de son séjour en Italie.

Voici une petite preuve que je vous livre; si elle peut intéresser d'autres personnes, je vous laisse juge de vous en servir.

A. P., *à Argenteuil.*

LE MARECHAL LORD DOWDING SPIRITE !

Que nos amis Anglais sont donc surprenants, pour nous Français, par leur liberté absolue de penser et la facilité avec laquelle chacun, quelle que soit la place qu'il occupe sur l'échelle sociale, peut suivre ses idées et même les répandre. Le commandant en chef des forces aériennes d'Angleterre, le maréchal Lord Dowding, vient de faire paraître un livre intitulé *Lychgate* dans lequel il cite les cas les plus intéressants qui se sont présentés au groupe spiritualiste auquel il appartient. Dans ce groupe, le travail consiste tout particulièrement dans le « sauvetage » des âmes errantes qui ignorent leur sort actuel et auxquelles sont donnés les renseignements qui doivent les aider à trouver la voie qui leur permettra de sortir du trouble et de monter vers la lumière.

On peut, aisément, se représenter le « tollé » qui, en France, accueillerait un livre spirite signé du général de Lattre de Tassigny par exemple ! D'où l'on peut déduire que les Anglais sont infiniment plus libéraux que nous.

PREPARONS-NOUS A FETER LE CENTIEME ANNIVERSAIRE DU SPIRITISME

C'est le 31 mars 1948 que le spiritisme fêtera son centenaire, à Rochester (U.S.A.), nous disent « *The Two Worlds* ». Pendant quatre-vingt-dix-neuf ans, notre mouvement, malgré ses humbles origines, est devenu une force importante dans la vie de milliers de gens. Il est appelé, dans l'avenir, à fournir à tous les peuples de la Terre une ligne de conduite spirituelle. A mesure qu'il avance, la superstition recule. Pour la première fois dans l'histoire du monde, la science s'allie à la religion, car le spiritisme est fondé sur la science. Ce fut, en effet, par des recherches scientifiques que la famille Fox, de Hydesville, essaya d'établir une communication avec un esprit désincarné. Les Fox ne furent certes pas les premiers à recevoir des communications de l'au-delà, mais ils furent les premiers à étudier ces phénomènes de façon scientifique.

Rappelons brièvement les faits :

John David Fox, sa femme et ses deux filles, Katie, âgée de 12 ans et

Marguerite, âgée de 15 ans, s'installèrent dans leur maison de Hydesville le 11 décembre 1847. Aussitôt des bruits de vaisselle qu'on remue et des coups dans les portes et sur les murs attirèrent leur attention. Les jeunes filles, enhardies par la présence de leurs parents se mirent à parler à l'esprit assez irrévérencieusement. — Katie l'interpella en ces termes : « *Allons, vieux pied fourchu, fais comme moi* », et elle frappa plusieurs fois dans ses mains. A sa grande surprise l'esprit répondit par un même nombre de coups frappés. Puis vinrent des questions auxquelles l'esprit répondit. Les jeunes filles le considéraient comme un jeu, mais leur mère intervint et posa des questions dont les réponses étaient faciles à contrôler.

« *Combien ai-je d'enfants ?* » dit la mère. « *Sept* » répondit l'esprit — et, sur le moment, elle crut qu'il s'était trompé. Mrs Fox n'avait, en effet, que six enfants vivants, mais un septième était mort... Puis, sur sa demande, l'esprit lui donna correctement l'âge de chacun de ses enfants vivants.

Plus tard, pour aller plus vite, Mrs Fox demanda à l'esprit de frapper une série de coups pour dire « *oui* » de ne pas répondre pour dire « *non* ».

Un homme, nommé William Duesler, qui avait vécu dans la même maison, s'intéressa à ces manifestations et fit des recherches pour retrouver ceux qui en avaient été locataires avant lui. C'est ainsi que, grâce à des questions judicieusement choisies, il put établir l'histoire complète d'un marchand ambulant, du nom de Charles B. Rosna, qui aurait été assassiné par un forgeron nommé John C. Bell, et enterré dans la cave à dix pieds de profondeur.

Duesler, en se déplaçant dans la cave et en posant maintes fois la question « *Est-ce ici ?* », finit par fixer l'endroit exact où devait se trouver le corps.

Les premières recherches, faites l'hiver, furent interrompues par une montée d'eau alors qu'on n'était qu'à cinq pieds de profondeur. Mais les traveux, repris pendant l'été de 1848, amenèrent la découverte de morceaux de vaisselle, puis d'une couche de chaux et enfin d'un crâne et d'ossements humains. Le tout fut convenablement inhumé, et les bruits cessèrent.

Mais des centaines de personnes s'étaient intéressées à toute cette affaire et se mirent à leur tour à questionner les esprits. Et c'est de ces recherches particulières qu'est sorti le grand mouvement du spiritisme moderne. Il est donc juste de songer à fêter comme il se doit la naissance, il y a cent ans, de ce prodigieux mouvement.

LIVRES ET AUTEURS

LA VIE TERRIENNE, LA VIE D'OUTRE-TOMBE, par Charles BÉNÉZECH, docteur en droit, conseiller honoraire de cour d'appel. Un vol. in-8° cour. de 190 pages, *Editions Jean Meyer* (B.P.S., *SOUAL* (Tarn). — Prix : 90 francs.

En bref, on peut résumer le contenu de cet ouvrage dans cette formule lapidaire : *Les morts vivent, ce livre en contient la preuve.* Il y a de tels faits, de tels arguments en ces pages ! Par une progression savante, le lecteur est conduit des angoisses du doute à la lumière de la certitude.

Dans un style de juriste, précis et d'une extrême concision, l'auteur présente la doctrine spirite telle qu'elle fut conçue et exposée par Allan Kardec et Léon Denis. La philosophie suit la science pour y trouver des appuis solides; la théologie y est mise à sa vraie place.

C'est un travail mûri et bien con-

duit, fruit de l'expérience d'une vie d'observation et de méditation, le prolongement, en quelque sorte, d'une expérience analogue, menée dans le même foyer familial.

En effet, le livre du fils complète les ouvrages du père; M. Charles Bénézech, conseiller honoraire de cour d'appel, est le digne continuateur de l'éminent pasteur Alfred Bénézech, auteur de deux excellents ouvrages sur les mêmes sujets et observateur positif des manifestations de l'Au-Delà.

Le présent ouvrage offre, dans ses deux cents pages, une densité de pensée et de jugement rarement atteinte jusqu'ici. Du commencement à la fin, l'intérêt jamais ne languit. Beaucoup de choses en peu de mots.

Livre complet, où l'essentiel est vu à la lumière de notre temps, qu'on ne lira jamais sans profit.

***

LE PHENOMENE DES TABLES PARLANTES, par José LHOMME. — *Editions de l'Union Spirite Belge*, à Liège. — Un ouv. de 150 pages. — Prix : 75 francs belges.

C'est un véritable manuel de l'expérimentateur que ce petit livre aussi soigneusement écrit qu'agréablement présenté.

On retrouve dans ces pages la claire méthode de l'auteur de « L'*Au-Delà à la Portée de Tous* », ouvrage d'un intérêt considérable que préfaça notre directeur M. Hubert Forestier, et qui eut un succès plus qu'honorable, que de nombreuses traductions affirmèrent très rapidement dans bien des pays.

M. A. Donnay, qui présente en quelques lignes excellentes cette étude consciencieuse de notre ami M. José Lhomme, écrit avec raison que :

« *Si le phénomène des tables est ordinaire et simple, nous ne devons pas oublier qu'il a été le point de départ d'une doctrine philosophique appuyée sur le raisonnement et sur les faits.* »

L'on trouve dans ces pages une sorte de réhabilitation argumentée et précise de ce mode élémentaire de l'expérimentation spirite. De plus, elles contiennent des aperçus, des conseils de la plus réelle valeur. C'est dire que étudiants et groupes trouveront le plus grand profit à leur lecture et à leur étude.

NOTE DES EDITEURS. — Les opinions émises dans les études que publient « Les Cahiers du Spiritisme » doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et n'engagent que la responsabilité de ceux-ci.

***

Il sera rendu compte dans « Les Cahiers du Spiritisme » des ouvrages qui seront adressés à la rédaction en double exemplaire.

***

Les éditeurs ne répondent pas des manuscrits communiqués.

La correspondance doit être adressée :

POUR LA REDACTION : à Hubert Forestier, à Soual (Tarn) ;

POUR L'ADMINISTRATION ET LA VENTE : aux « Editions Jean Meyer », à Soual (Tarn).

Les versements doivent être effectués au compte de chèque postal : Editions Jean Meyer, Soual (Tarn) ; compte : 609-59 Paris.

Toute lettre nécessitant une réponse doit être accompagnée du montant de l'affranchissement : timbres-poste ou coupon-réponse.

Imprimerie Régionale, Toulouse